

Saïdeh Pakravan : «Il y a beaucoup de liberté en Iran»



INTERVIEW - Quand le pays d'Asie quitte les gros titres de l'actualité, on peut le retrouver, raconté et décrypté, dans des romans. Exemple avec cet écrivain d'origine iranienne qui raconte, à travers son ouvrage, la répression des manifestations de 2009.

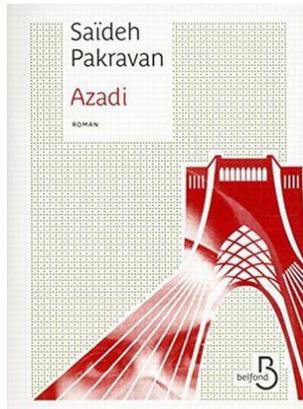
LE FIGARO LITTÉRAIRE. - Pourquoi avoir choisi de traiter les manifestations de 2009 dans votre roman?

Saïdeh PAKRAVAN. - Je décris, à travers des personnages, ces protestations et cette période de [juin 2009](#) où les manifestations contre [les élections truquées](#) ont été matées dans le sang. Ce n'était pas le printemps arabe, mais une tentative d'été persan, dans une ambiance bon enfant, qui a tourné court à cause de la répression violente et inattendue. Les manifestants étaient des gens civilisés et non violents, des étudiants le plus souvent, qui ne pensaient pas que l'on pouvait être brutalisé à ce point, d'autant que les élections avaient l'air de bien se passer et qu'un vent de démocratie semblait souffler.

En même temps, vous brossez le portrait d'une société où existe une certaine liberté d'expression. Est-ce de la fiction?

Ce qu'on ne voit pas de l'extérieur c'est qu'il y a beaucoup de liberté en Iran. De l'étranger, on a tendance à mettre le pays dans le même sac que ceux où s'exercent les grandes dictatures et les extrêmes violences, ce n'est pas tout à fait le cas. C'est difficile à expliquer, mais il existe une sorte de liberté. Il y a même une forme de démocratie. Par exemple, les petites gens peuvent se faire entendre sur des conflits de la vie quotidienne en portant leur cas au tribunal. Une autre différence d'importance: les femmes sont très impliquées partout, dans les mouvements sociaux, politiques, dans l'art. Une femme en Iran peut être conducteur de

camion, travailler en tant que sénateur, professeur ou médecin. Elles représentent le sexe fort. Il leur arrive même de rabattre le caquet aux hommes. À partir de la moyenne bourgeoisie, les hommes ne roulent pas des mécaniques! Il existe une forme de schizophrénie iranienne. Par exemple, on interdit Internet, mais l'accès est possible. Ou, encore, les Iraniens n'arrêtent pas de pester contre les Américains, en même temps ils admirent Los Angeles.



Dans votre roman, vous décrivez des scènes d'une rare violence. Ont-elles existé?

Les viols étaient un classique. Les filles étaient violées avant d'être exécutées pour qu'elles n'aillent pas pures au paradis! Les tortures, aussi, étaient monnaie courante.

Votre héroïne quitte définitivement Téhéran. Est-ce le seul chemin de la liberté?

Si on accepte certaines entraves, on peut vivre en Iran, et relativement bien. Mais si vous voulez la liberté absolue, vous n'avez pas d'autres choix. Un ami réalisateur iranien a dit un jour: «Nous sommes tous prisonniers. Il y a ceux qui sont en prison. Et les autres se retrouvent dans une prison grande comme le pays!» Moi, j'ai dû quitter le pays. Mais je ne suis pas la seule. Voyez la jeune actrice [Golshifteh Farahani](#) (première comédienne iranienne à rejoindre Hollywood, NDLR), on lui a confisqué son passeport parce qu'elle a joué sans voile dans *Mensonges d'État* et, aujourd'hui encore, sous prétexte qu'elle a posé seins nus, elle est bannie par la République islamique.

Azadi (Protestations dans les rues de Téhéran), de Saïdeh Pakravan, Belfond, 442 p., 19 €.